

Jack Kerouac

Tristessa



folio

COLLECTION FOLIO

Jack Kerouac

Tristessa

*Traduit de l'américain
par Catherine David*

Gallimard

Titre original :

TRISTESSA

© Jack Kerouac, 1960.
© 1982, Éditions Stock et Catherine David,
pour la traduction française.

Jack Kerouac est né en 1922 à Lowell, Massachusetts, dans une famille d'origine canadienne-française.

Étudiant à Columbia, marin durant la Seconde Guerre mondiale, il rencontre à New York, en 1944, William Burroughs et Allen Ginsberg, avec lesquels il mène une vie de bohème à Greenwich Village. Nuits sans sommeil, alcool et drogues, sexe et homosexualité, délires poétiques et jazz bop ou cool, vagabondages sans argent à travers les États-Unis, de New York à San Francisco, de Denver à La Nouvelle-Orléans, et jusqu'à Mexico, vie collective trépidante ou quête solitaire aux lisières de la folie ou de la sagesse, révolte mystique et recherche du *satori* sont quelques-unes des caractéristiques de ce mode de vie qui est un défi à l'Amérique conformiste et bien-pensante.

Après son premier livre, *The Town and the City*, qui paraît en 1950, il met au point une technique nouvelle, très spontanée, à laquelle on a donné le nom de « littérature de l'instant » et qui aboutira à la publication de *Sur la route* en 1957, centré sur le personnage obscur et fascinant de Dean Moriarty (Neal Cassady). Il est alors considéré comme le chef de file de la *beat generation*. Après un voyage à Tanger, Paris et Londres, il s'installe avec sa mère à Long Island puis en Floride, et publie, entre autres, *Les Souterrains*, *Les clochards célestes*, *Le vagabond solitaire*, *Anges de la Désolation* et *Big Sur*.

Jack Kerouac est mort en 1969, à l'âge de quarante-sept ans.

I

TREMBLANT ET CHASTE

Le taxi m'emporte avec Tristessa, je suis saoul et j'ai une grosse bouteille de bourbon Juarez dans mon sac à fric-frac de cheminot, celui qu'on m'avait reproché de traîner avec moi aux chemins de fer, en 1952 — je suis à Mexico, c'est samedi soir et il pleut, dans un dédale de mystères, de vieilles venelles sans nom, dans cette même rue où j'ai marché parmi des foules de sombres Indiens perdus, drapés dans des ponchos tristes à pleurer où j'ai cru voir étinceler des couteaux — rêves lugubres, aussi tragiques que celui du Vieux Train de Nuit, mon père est calé sur ses cuisses énormes dans un compartiment fumeurs et dehors un cheminot balance sa lampe, rouge, blanc, il avance péniblement sur les interminables rails de la vie, dans la brume et la tristesse — mais me voici à présent sur ce plateau du Mexique, sous la lune de Citlapool l'autre nuit j'ai trébuché sur le toit, tout endormi, en allant aux gogues de pierre vénérable où l'eau suinte goutte à goutte — et

Tristessa plane, plus belle que jamais, elle rentre chez elle, contente, pour se coucher bourrée de morphine.

La nuit d'avant, j'ai lutté avec elle paisiblement, dans la pluie et dans le noir, nous étions assis dans un bar ouvert la nuit, on mangeait du pain et de la soupe, on buvait du punch Delaware, et j'en suis reparti avec la vision de Tristessa dans mon lit, dans mes bras, ma belle Indienne, mon Aztèque, avec ses joues d'amoureuse si étranges, ses paupières à la Billy Holiday, sa merveilleuse voix mélancolique à la Luise Rainer, cette actrice de Vienne au visage si triste qui faisait pleurer les Ukrainiens aux alentours de 1910.

La peau de ses pommettes magnifiques a la forme douce d'une poire, ses paupières sont longues et tristes, elle a l'expression résignée de la Vierge Marie, un teint de café et de pêche, des yeux insondables, dédaigneux, athées, pleins de silence et de douleur. « Je suis malade », elle nous répète ça sans arrêt à Bull et à moi — Dans le taxi qui m'emporte à travers Mexico, j'ai les cheveux dans tous les sens, je suis fou, et nous passons devant le Ciné-Mexico dans un flot de voitures et d'eau et je n'arrête pas de boire tandis que Tristessa interminablement répète que la veille, quand je l'ai mise dans un taxi, le chauffeur a essayé de se la faire et qu'elle lui a donné un coup de poing, l'homme qui nous conduit ce soir l'écoute sans ouvrir la bouche — Nous allons

chez elle pour nous défoncer — Tristessa m'a dit que ce serait le foutoir chez elle, avec sa sœur saoule et malade et El Indio qui reste debout, majestueux, une seringue de morphine enfoncée dans son grand bras sombre, les yeux brillants qui vous regardent fixement dans le blanc des yeux, ou bien attendant l'illumination en chantonnant: « Mmmm... une aiguille aztèque dans ma chair en feu » avec le même regard que ce gros chat qui m'avait montré le trou de son cul, à Culiao, quand j'étais venu au Mexique une autre fois, à la recherche d'autres visions — Le bouchon de ma bouteille est un drôle de truc mexicain, j'ai des angoisses à l'idée qu'il va sauter et que tout mon barda va être inondé de bourbon.

Le taxi se traîne lentement dans la fièvre du samedi soir sous la bruine, on se croirait à Hong Kong, voilà le quartier des putes, nous descendons du taxi juste derrière les marchands de légumes et les bouis-bouis où l'on vend des haricots, des tortillas et des tacos, avec leurs bancs de bois fixés aux murs — C'est le quartier pouilleux de Rome.

Trois pesos trente-trois pour la course, j'en donne dix au chauffeur et lui dis de m'en rendre *seis*, il ne discute pas et je me demande si Tristessa ne trouve pas que j'en rajoute avec mes largesses d'ivrogne — Mais on est pressé et on fonce sur les trottoirs glissants où se reflètent les néons et la flamme des bougies des petits vendeurs des rues assis par terre devant des noix étalées sur une

serviette — vite, on tourne dans la ruelle puante où se trouve la pauvre maison de Tristessa, un bâtiment sans étage — On passe sous des robinets qui fuient, entre des seaux et des petits garçons en baissant la tête sous le linge qui sèche, on arrive devant une porte en fer ouverte, on entre dans la cuisine où la pluie traverse les planches du toit — ça dégouline dans un coin sur un tas de caca de poule — Miracle, voilà le petit chat rose qui pisse sur des piles de gombo et de grain — La chambre est entièrement dévastée, comme si des fous étaient passés par là, des journaux déchirés par les poulets qui ont picoré du riz et des bouts de sandwiches traînent sur le plancher — Sur le lit, la « sœur » de Tristessa, la malade, est blottie dans un édredon rose — c'est aussi tragique que la nuit où l'on a tiré sur Eddie dans la rue de Russie et où il pleuvait —

Tristessa est assise sur le bord du lit et ajuste ses bas de nylon, les tire maladroitement par les talons, elle penche son grand visage triste aux lèvres plissées par l'effort, et moi je la regarde qui tourne fébrilement ses pieds en dedans tout en contemplant ses chaussures.

Qu'elle est belle, je me demande ce que diraient mes amis, ceux de New York et ceux de San Francisco, et ce qui se passera à Nola quand vous la verrez traverser Canal Street sous un soleil de plomb, elle porte des lunettes noires, sa

démarche est lascive, elle essaie tout le temps de nouer son kimono sur son manteau léger, comme s'il était fait pour ça, elle se donne un mal de chien pour tirer dessus et elle marche dans la rue en disant : « Le voilà, le taxi — eh vous là-bas — nous y sommes — je vous rapporte le flip. » Elle dit flip au lieu de fric, comme ma vieille tante de Saint-Laurent, Canadienne française : « C'est pas à ton flip que j'en veux, c'est à ton amoul » — L'amoul c'est l'amour — Tristessa, elle plane tout le temps, se rend malade, prend dix grammes de morphine par mois — elle marche dans les rues de la ville en trébuchant sans arrêt et pourtant elle est si belle qu'on se retourne sur son passage pour la regarder — Ses yeux rayonnent, brillent, et sa joue est toute mouillée dans la brume, sa chevelure d'Indienne noire et fraîche et lisse à deux queues de cheval roulées dans le dos (la vraie tradition indienne, celle des cathédrales) — Ses chaussures neuves sont bien cirées, elle les regarde tout le temps, mais ses bas tombent et elle tire dessus encore et encore en tordant nerveusement ses pieds — Imaginez une belle fille comme ça à New York avec une grande jupe new look à fleurs et un pull Dior en cachemire rose collant, ses lèvres, ses yeux, tout comme ici, feraient le reste, alors qu'elle est vouée à des habits de deuil pour Indienne pauvre — Pareille à celles que l'on devine dans l'obscurité épaisse des entrées d'immeubles, on dirait seulement des trous d'ombre et non des femmes, mais si on y

regarde à deux fois, alors on reconnaît la *mujer* courageuse et noble, mère, femme, la Vierge du Mexique — Dans un coin de la chambre de Tristessa, il y a une énorme icône.

Son icône est accrochée au mur qui donne sur la cuisine dans le coin à droite quand on regarde cette cuisine de cauchemar avec, se glissant entre les planches du toit (souvenir d'une explosion), son ruissellement tranquille — La Sainte Vierge a le regard fixe dans ses voiles bleus, ses tuniques et ses atours à la Damema, El Indio lui fait ses dévotions chaque fois qu'il va chercher sa camelote. En principe El Indio vend des « souvenirs » — mais je ne l'ai jamais rencontré avec des crucifix à San Juan Letran ni à Redondas ni nulle part ailleurs — Devant la Vierge il y a un cierge, une de ces bougies bon marché qui durent des semaines, comme les moulins à prière tibétains, acheté par la dévouée Amida — Je souris à cette icône adorable —

Autour d'elle, il y a les photos des morts — Avant de parler d'eux, Tristessa joint toujours les mains avec une expression mystique, elle croit comme les Aztèques au caractère sacré de la mort et de l'âme — C'est pourquoi elle garde une photo de mon vieux copain Dave mort d'hypertension à cinquante-cinq ans — Son visage vaguement gréco-indien nous fait face, la photo est pâle et floue. Je n'arrive pas à distinguer ses traits au milieu de toute cette neige. Il doit être au Paradis, les mains jointes en V, dans

l'extase d'un Nirvana éternel. C'est pour ça que Tristessa joint les mains quand elle prie, elle dit aussi : « J'aime Dave », et c'est vrai qu'elle l'a aimé, son ancien amant — Il était alors un vieux monsieur épris d'une jeune fille. À seize ans, elle se droguait déjà. Il l'avait trouvée dans la rue et, comme il était lui aussi un drogué perdu, il avait fait des pieds et des mains pour rencontrer des camés riches, et lui avait appris à vivre — une fois par an, ils grimpaient dans la montagne en faisant à genoux une partie du voyage jusqu'au sanctuaire de Chalmas plein de béquilles abandonnées par les pèlerins, il y avait des milliers de nattes dans la brume et ils dormaient à la belle étoile enroulés dans des imperméables ou des couvertures — affamés, pleins de santé, ils retournaient pieusement allumer encore des cierges à la Mère de Dieu et recommençaient à battre le pavé pour trouver de la morphine —

Je reste assis pour admirer cette majestueuse patronne des amoureux.

Impossible de décrire le sentiment d'horreur qui émane de ces lézardes au plafond, ou le sombre halo nocturne qui enserre la ville perdue dans le vert qui s'étend au-dessus des toits de torchis qui sont comme les Grandes Roues du poème de Blake — À perte de vue la vallée au nord d'Actopan est brouillée par la pluie — de

jolies filles se hâtent dans les flaques des caniveaux — Les voitures éclaboussent les chiens, les chiens aboient — Ça continue à suinter goutte à goutte sur le carrelage de la cuisine, horreur, et la porte (métallique) est luisante d’humidité — Le chien souffre, il hurle sur le lit — C’est une petite femelle chihuahua, douze pouces de long, avec de jolies petites pattes aux orteils et aux griffes tout noirs, elle est si « racée », si délicate qu’elle piaille de douleur dès qu’on la touche — « Hiiii ! » Tout ce qu’on peut faire avec elle, c’est claquer doucement les doigts devant son museau, alors elle pose sa petite truffe froide et humide (et noire comme le mufle d’un taureau) sur vos ongles et votre pouce. Mignonne petite chienne — Tristessa prétend qu’elle pleure parce qu’elle est en chaleur — Le coq crie sous le lit.

Pendant tout ce temps, à l’abri sous les ressorts du sommier, ce coq était en méditation, il scrutait l’ombre paisible, en écoutant le bruit que faisaient au-dessus de lui les humains dorés, et maintenant il hurle : « Rrheu ? », il interrompt une demi-douzaine de conversations qui bruisaient comme du papier qu’on déchire — La poule se met à glousser.

Elle se balade entre nos pieds, en picorant légèrement le sol — Elle aime les gens. Elle voudrait venir vers moi pour se frotter à mon pantalon, mais je ne l’encourage pas, en fait, je ne l’ai pas encore remarquée, et c’est comme

un rêve, le père, furieux, immense dans l'étable sauvage de Nova Scotia dans le vent de la tornade, un raz de marée va engloutir la ville et les pinèdes de la campagne qui s'étend vers le Nord — Donc, il y avait Tristessa, Cruz sur le lit, El Indio, le coq, le pigeon sur la cheminée (on ne l'entend jamais sauf quelquefois un battement d'ailes, il s'exerce), le chat, la poule, et cette pauvre petite femelle exaspérante, espagnole et noire avec ses piailllements.

Le compte-gouttes d'El Indio est plein à ras bord, il presse l'aiguille, elle est émoussée, il force, elle ne pénètre pas la peau, il appuie de plus en plus fort et y arrive mais au lieu de grimacer de douleur, il attend la bouche ouverte, toujours debout, en pleine extase tandis que le liquide descend — « Rendez-moi un service, monsieur Gazookus », dit Old Bull Gaines faisant irruption dans ma rêverie, « venez avec moi chez Tristessa — je suis à court — » mais je suis sur le point d'éclater, je ne veux plus voir cette ville de Mexico où l'on patauge dans la pluie et les flaques, je ne me plains pas, ça m'est égal, tout ce qui m'intéresse c'est de rentrer me coucher, mourir.

C'est la somme délirante de rêves de ce monde maudit pourri de procès, d'escroqueries et de contrats légaux. Et de corruptions, des bonbons pour les enfants, des bonbons pour les enfants. Je me redis sans cesse : « La morphine c'est contre la douleur, et le reste n'est que reste. Ce qui est,

je suis qui je suis, l'Adoration de Tathagata, Sugata, Bouddha, celui dont la Sagesse et la Compassion sont parfaites, lui qui accomplit, dans le passé, le présent et le futur, tous les mots du mystère. »

— Voilà pourquoi j'ai apporté mon whisky, pour boire, déchirer le rideau noir — En même temps je suis un comédien dans la ville la nuit — Tourmenté par l'ennui, par ce calme sinistre, il fait son numéro, il boit, il jure, il explose : « Où je vais faire ça » — Je cale la chaise au pied du lit, je m'installe entre le chaton et la Vierge. Le chaton, *la gata* en espagnol, petit Tathagata de la nuit, rose et or, trois semaines de vie, museau rose, fou, visage fou, yeux verts, lion doré avec des moustaches comme des forceps — Je passe le doigt sur son petit crâne et voilà qu'elle ronronne, la petite mécanique ronronneuse est en action pour un bout de temps, et elle inspecte la chambre, elle a l'air contente, elle se demande ce que nous pouvons bien faire — Je pense : « Ses pensées sont dorées » — Tristessa aime les œufs, sinon elle n'aurait pas admis la présence d'un coq dans cette maison de femmes, est-ce que je sais comment on fait les œufs ? À droite, les cierges flamboient devant le mur d'argile.

C'est infiniment pire que ce rêve où je déambule désespéré et seul à Mexico le long d'appartements blancs et vides, ou bien celui où

l'escalier de marbre d'un hôtel me terrifie — C'est la nuit et il pleut sur Mexico, je suis en plein dans le quartier des truands, El Indio est un voleur connu, Tristessa elle-même a un passé de pickpocket, mais je me contente de toucher du revers de la main la petite bosse de la poche de mon jean où j'ai plié mon argent à la manière des marins — Et dans celle de ma chemise, il y a des voyageurs, en principe on ne peut pas les voler — Je me souviens de ce gang de Mexicains qui m'avaient barré le chemin dans une ruelle, ils avaient crevé ma sacoche, pris ce qu'ils voulaient et ils m'avaient emmené boire un verre — Ceci est pire que tout ce qui a jamais été prédit sur cette terre, je suis conscient des ruses innombrables que la pensée invente pour faire de l'horreur un écran qui masquerait son avènement pur et parfait et aussi qu'il n'y a ni écran ni horreur, rien que l'Éternité vraie et parfaitement vide et sa clarté blanche infiniment — Je sais que tout va pour le mieux, mais j'en veux la preuve et les Bouddhas et les Vierge Marie sont là qui me rappellent le rôle solennel de la foi dans ce monde imbécile et cruel où nous naviguons sur ce qu'on appelle la vie au milieu d'un océan d'angoisses, tas de viande destinés aux cimetières — en ce moment même mon père et mon frère sont allongés côte à côte dans la boue du Nord et il paraît que je suis plus malin qu'eux — ne pas me hâter de mourir. Je jette un coup d'œil sur les autres, ils bavardent, ils ont bien vu que dans

mon coin j'étais perdu dans mes pensées, mais ils sont plongés dans leurs propres angoisses insondables (et imaginaires à cent pour cent) — Ils papotent en espagnol, je ne comprends que des bribes de cette mâle conversation — Tristessa, une phrase sur deux, lance un « chinga », un juron de marin — elle est méprisante, elle serre les dents, et je me demande avec inquiétude : « Est-ce que tu connais les femmes aussi bien que tu le crois ? » — Le coq s'en fiche, il se contente de péter.

Je sors mon whisky et mon Canada Dry, je les ouvre et je m'en verse une tasse — et une pour Cruz, elle vient de sauter du lit pour vomir par terre dans la cuisine, et maintenant elle veut recommencer, elle a passé sa journée dans une cantine pour femmes dans le quartier des putes près de Panama Street et de Rayon Street, sordide avec ses chiens crevés dans le caniveau et ses mendiants sur le trottoir, tête nue ils vous regardent avec désespoir — Cruz, petite Indienne avec un menton fuyant et des yeux clairs, pieds nus sur des talons aiguilles, sa robe déchirée, quelle bande de dingues, un flic américain n'hésiterait pas s'il les voyait passer dans la rue à discuter en titubant comme des incarnations de la misère — Cruz boit encore une tasse. Personne n'a fait attention, El Indio tient son compte-gouttes d'une main, il a un petit bout de papier dans l'autre, il s'engueule

avec Tristessa, la nuque raide, tout rouge, et elle est déchaînée, elle a une flamme qui danse dans les yeux, prête à se battre — La bonne vieille Cruz pousse un grognement et retourne se blottir dans son lit, le lit unique, sous la couverture, elle cache son visage luisant et son pansement, la petite chienne noire aboie après elle et le chat, elle gémit quelque chose, saoule et malade, et El Indio n'arrête pas de réclamer de la morphine à Tristessa — je vide ma tasse d'un coup.

À côté on entend une petite fille qui pousse de petits cris suppliants, sa maman l'a fait pleurer, de quoi faire fondre un cœur de père — Des camions et des cars passent en grondant fort dans la rue, ils sont pleins à craquer de gens qui vont à Tacuyaba et à Rastro ou qui font le tour de la ville — dans ces rues boueuses où il va falloir que je marche pour rentrer chez moi à deux heures du matin sans faire attention aux ornières pleines d'eau, j'aurai le regard perdu le long des clôtures solitaires dans la lueur sinistre des réverbères sous la pluie — Le fin du fond de l'horreur, l'énergie qu'il faut pour serrer les dents et avancer seul dans la pluie sur des routes désertes au milieu de la nuit sans espoir de trouver un lit chaud — J'ai la tête lourde rien que d'y penser. Tristessa dit : « Comment va Jack — ? — » Elle demande toujours : « Pourquoi es-tu si triste ? — *Muy dolorosa* », comme si elle voulait dire : « Tu es plein de douleur », la douleur c'est *dolor* — et je lui réponds invariablement : « Je suis triste

parce que toute *la vida es dolorosa*», dans l'espoir de lui enseigner la première des Quatre Grandes Vérités — D'ailleurs, quoi de plus vrai ? De ses yeux mauves et lourds elle acquiesce en hochant la tête, « Ah ! », elle comprend le ton de ma voix avec sa sagesse indienne, mais son hochement de tête me rend méfiant, l'arête de son nez lui donne un air méchant et comploteur, je l'imagine en marchande de *houri hari* dans les bas-fonds de Kshitigarbha sans espoir de salut — Quand elle ressemble à un méchant Indien de Huckleberry Finn qui prépare ma perte — El Indio, toujours debout, nous observe de ses yeux bleu sombre tristes, son profil aigu dur clair, il m'écoute sombrement dire que Toute Vie est Triste, acquiesce, rien à ajouter ni pour moi ni pour personne.

Tristessa est penchée au-dessus de la cuiller où la morphine chauffe à la flamme d'une allumette. Elle est maigre et bizarre, on voit ses mollets minuscules, dans son accoutrement incroyable, une sorte de kimono, elle est agenouillée comme pour prier au-dessus du lit à faire bouillir sa drogue sur la chaise encombrée de cendres, d'épingles à cheveux, de bouts de coton, de toutes sortes d'objets bizarres, faux cils, bâtons de rouge à lèvres, mouches, pommades mexicaines — tout un étalage de camelote qui, si quelqu'un l'avait fait tomber par terre, n'aurait pas ajouté grand-chose au foutoir ambiant, rien qu'un peu de confusion — « J'ai tant couru pour trouver Tarzan », je pense

Sur Jack Kerouac

Dans la collection Folio biographies

KEROUAC, par Yves Buin

Aux Éditions Denoël

LES ANGES VAGABONDS (Folio n° 457)

ANGES DE LA DÉSOLATION

BOOK OF BLUES, édition bilingue

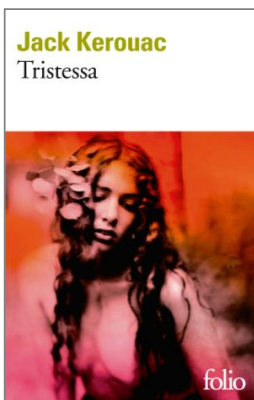
UNDERWOOD MEMORIES

Aux Éditions de La Table Ronde

AVANT LA ROUTE

LE LIVRE DES HAÏKU

LIVRE DES ESQUISSES (1952-1954)



Tristessa

Jack Kerouac

Cette édition électronique du livre
Tristessa de Jack Kerouac
a été réalisée le 15 octobre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070451791 - Numéro d'édition : 249821).

Code Sodis : N54800 - ISBN : 9782072485190
Numéro d'édition : 249823.